

Le pain maudit

Gilbert Laval se réveille lentement, sans encore ouvrir les yeux. Il a du mal à se situer, tandis que les premières impressions commencent à envahir son esprit. Il entrouvre à demi ses paupières et les referme aussitôt devant la lumière aveuglante qui l'entoure. C'est que tout est blanc ici et, qu'en plus, il pressent les rayons du soleil qui l'entourent.

- « Mais où suis-je ? » pense-t-il.

- « Qu'est ce qui m'arrive ? Qu'est-ce que j'ai mal à la tête ! Je ne suis pas chez moi ici, et qu'est-ce qu'il fait chaud ! Qu'est-ce que ça sent mauvais aussi ! Ça ressemble à l'odeur de l'arrière-boutique de Fernand Lantier, le pharmacien. Mais qu'est-ce que je fous ici ?

Il entrouvre ses yeux et devine une grande pièce toute blanche inondée de lumière, avec d'autres lits soigneusement rangés. Puis soudain, il se souvient ! Il se rappelle ! L'évidence le submerge tandis qu'une douleur épouvantable revient et lui vrille le cerveau :

- « Je suis un oiseau et « ils » ont réussi à me mettre en cage !

D'un brusque sursaut, Gilbert se dresse à demi sur son lit, rejette les couvertures, se lève d'un bond et pieds nus, en chemise de nuit, se met à courir vers la lumière annonçant l'extérieur, la liberté, là, tout au bout de la travée centrale de cette grande salle d'hôpital, en criant :

- « Ils ne m'auront pas... Ils ne m'attraperont pas... Je vais m'envoler au loin... »

Au bout de cette allée, il y a une porte-fenêtre ouverte sur la ville dans la chaleur de ce mois d'Août 1951. Alors, sans hésiter, Gilbert Laval se jette du deuxième étage dans le vide.

Il essaie bien d'agiter ses deux bras comme s'il battait l'air avec des moignons d'ailes mais, bien sûr, il s'écrase sur la placette de l'entrée de l'hôpital.

Suite horrible, Gilbert n'en meurt pas, mais se brise les deux jambes. Malgré la douleur atroce qu'il éprouve, il tente de se relever et se



traîne pendant cinquante mètres sur les genoux, en criant toujours :

- « Je dois m'envoler ! Il faut que je me sauve avant qu'ils ne m'attrapent ! Puis il finit par s'écrouler inconscient sur le boulevard.

Les pompiers de Pont Saint-Esprit seront là très vite. Ils placeront le corps disloqué de Gilbert Laval sur un brancard et dix minutes plus tard, celui-ci sera de retour dans l'hôpital qu'il venait de quitter si horriblement. La foule rassemblée entendra plusieurs pompiers discuter entre eux à haute voix :



- « Mais qu'est ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? Cela va faire notre dixième intervention en une semaine », dit l'un.

- « D'abord, Madame Michaud, lundi dernier ! Bien sûr, elle n'était pas toute jeune, mais de là à enjamber et sauter de sa fenêtre ! », lui répond un autre.

- « Et puis Marcel Guichard qui s'est tranché net le poignet gauche ! Qu'est-ce que ça pissait le sang ! », dit un troisième.

- « Ensuite la mère Lambret, répond un autre. V'la t'y pas qu'elle s'en va faire son marché toute nue ! Y'a pas à dire, j'aurais quand même préféré que ce soit sa fille ! »

- « Et Jean-Claude Olivet, tu te souviens comme il était... »

Les voix des pompiers s'estompent dans le porche de l'hôpital mais il est vrai qu'il se passe de drôles de choses à Pont-Saint-Esprit depuis quelques jours et plus précisément depuis le 17 Août 1951. Au début, on a pensé à une banale intoxication alimentaire plus ou moins généralisée.

Les trois médecins locaux de cette petite bourgade du Gard, aimablement alanguie le long du Rhône, ont assisté à une ruée de patients se plaignant de nausées, de brûlures d'estomac, de diarrhées, de vomissements, etc. Symptômes embarrassants mais à priori peu alarmants.

Mais au bout de deux jours, on a constaté que les cas se multipliaient, accompagnés d'insomnie et d'une grande fatigue. Pire, après une rémission de deux jours, les phénomènes s'aggravent et s'accompagnent alors de phénomènes hallucinatoires mettant en

scène des flammes et des animaux sauvages ou inconnus. Les médecins y perdent leur latin et les gendarmes qui s'occupent maintenant de l'affaire ne savent plus à quel saint se vouer.

Georges Validire, un ouvrier du bourg, se met à hurler à ses compagnons de chantier :

- « Je suis mort ! Ma tête est en cuivre et j'ai plein de serpents qui grouillent dans mon ventre... »

Ailleurs, une jeune fille se croît attaquée par des tigres et à côté, un gamin de 11 ans tente d'étrangler sa mère...



La journée du 24 Août 1951 devient effarante, chacun se méfie de tout le monde, et des scènes d'hallucinations plus ou moins généralisées, dignes d'un tableau de Jérôme Bosch, déclenchent une véritable « nuit de l'Apocalypse » selon les termes du Docteur Gabbai, l'un des médecins de la petite ville.

Les rapports décrivent Pont Saint-Esprit comme un cercle dantesque où des personnes vociférantes déambulent terrorisées et sans but véritable dans les rues du centre-ville, envahies par les hululements des ambulances se dirigeant vers l'hôpital.

D'après le compte-rendu du docteur américain G.J. Fuller :

- « Toute cette nuit-là, des voitures, des charrettes et toutes sortes de moyens de transport amenèrent à l'hôpital des malades gémissants ou hurlants, en proie à d'horribles fantômes de violence et de peur. Les malades se croyaient entourés de flammes et se ruaient vers les fenêtres au milieu de visions violemment colorées... »

Bien sûr, les autorités alertées essaient de faire face ; bien sûr, les policiers d'Avignon appelés en renfort font de leur mieux, mais dans ce véritable pandémonium gardois, il est devenu difficile de « savoir raison garder ».

Assez rapidement, policiers et gendarmes s'aperçoivent que la majorité des malades habitent le quartier situé le long du Rhône, puis, en fouillant un peu plus profondément, que ces patients se fournissent chez le meilleur boulanger de la ville, Roch Briand.

A partir de là, tout se détraque ! Le bourg fourmille de rumeurs et de suppositions : empoisonnements provoqués ou involontaires, farines trafiquées ou périmées. Jusqu'au bon docteur Gabbai qui écrit alors :



« La fréquence des symptômes mentaux ramène à l'esprit le vieux nom d'une bien ancienne maladie : « le mal des ardents ».

Pour ceux qui n'ont plus guère de souvenirs de ce fléau du Moyen-âge, il s'agissait de la maladie dite « de l'ergot de seigle », provoquée par un champignon parasite de ces graminées.

Relativement courante au Moyen-âge, elle s'attrapait simplement par la consommation de pain contenant du seigle (fréquent dans les miches de cette période) mais aussi du froment, de l'avoine ou de l'orge, infectés par ce champignon parasite.

Elle se traduisait par de véritables crises de folie durant lesquelles les patients se voyaient brûler dans les flammes de l'enfer.

Cette maladie, encore appelée « Feu de Saint Antoine » ou « Bal de Saint Vito », disparut en France à partir du XVIIIe siècle, mais perdura longtemps dans les mémoires, aussi bien dans les villes que dans les campagnes.

Dès cette hypothèse connue, la petite ville bascule dans la psychose. Roch Briand est accusé de toutes les turpitudes, des pierres sont jetées sur sa vitrine et les gendarmes doivent le protéger ainsi que sa famille. Les autres boulangers et les minoteries des environs sont à leur tour décriés et menacés. Des clans se forment et chacun regarde son voisin et son entourage d'un œil méfiant et suspicieux.

Mais « l'ergotisme » peinera à expliquer tous les symptômes cliniques constatés. D'autres hypothèses se feront alors jour :

- celle de la présence de méthyl-mercure, un agent fongicide souvent utilisé dans l'agriculture à cette époque,

- celle d'une moisissure très délétère (au nom savant d'*Aspergillus Fumigatus*) pouvant, dans certaines conditions, infecter les denrées céréalières,

- puis enfin, celle du Professeur Giraud de la faculté de médecine de Montpellier qui, appelé à la rescousse, fit un parallèle entre ce phénomène et les recherches menées en Suisse à la même époque par Albert Hofmann des Laboratoires Sandoz, qui avaient abouti par hasard à la découverte du LSD (diéthylamide de l'acide lysergique) synthétisé à partir d'ergot de céréale.

Cette hypothèse émettait l'idée que ces recherches auraient pu être exploitées immédiatement par la CIA Américaine (en 1951, on était alors en pleine guerre froide) et testées « en réel » par un arrosage ou un saupoudrage aérien de la petite ville gardoise.

Cette curieuse théorie possède encore nombre de défenseurs des deux côtés de l'océan, avec des arguments que je n'ai ni la place, ni le temps de développer aujourd'hui.

Je me garderai donc bien de prendre parti et, sans preuve irréfutable, le mystère reste entier. Sachez simplement que les effets psychiques s'évanouirent au bout de quelques semaines et que, vers la fin du mois d'Octobre, la situation était redevenue normale.

Aussi curieux qu'ils paraissent, n'oublions cependant pas que ces événements ont coûté la vie à une dizaine de victimes et entraîné l'hospitalisation de plusieurs centaines de malades qui habitaient tous à Pont-Saint-Esprit ou dans les environs. D'ailleurs une soixantaine d'entre eux furent soignés pendant quelques temps dans les hôpitaux psychiatriques de Montpellier, Nîmes, Avignon, Orange et même de Lyon.

Quand vous descendrez dans le midi par l'autoroute A7 et que vous longerez la sortie «Bollène / Pont-Saint-Esprit », ayez une petite pensée pour eux et pour cette histoire incroyable et pourtant véridique, qui se déroula dans notre beau pays, il n'y a guère plus d'une soixantaine d'années.

MDA - 04.2013

Merci à tous les spécialistes dont les articles, concernant cette invraisemblable histoire sont consultables sur le Net et dont je me suis inspiré très librement pour écrire cette chronique (articles médicaux

des Dr. Gabbai, Giraud, Gorini, Moreau et G.J. Fuller). Il est aussi à noter que France 3 a tiré de cette histoire un téléfilm français, réalisé par Bertrand Arthuys et qui est passé sur nos petits écrans au début des années 2010.